

Corsica... in transition

Le mot précaire est apparu au XVI^{ème} siècle. Il provient du latin juridique *precarius* qui signifie « obtenu par prière ». Cette idée d'un contrat entre un individu et un dieu ou un maître, un seigneur qu'il faut prier pour qu'il daigne vous octroyer un bail, un morceau de terrain ou une bouchée de pain. Est précaire ce qui « n'est octroyé, qui ne s'exerce que grâce à une concession, à une permission toujours révocable ». Précaire veut dire « qui est octroyé » et donc « qui est révocable à tout moment ». Précaire désigne alors une chose « dont on ne peut garantir la durée, la solidité, la stabilité ; qui, à chaque instant, peut être remis en cause ». Précaire est alors le contraire de durable.

« Pour guérir un mal, il faut l'éclairer » a dit Antoine de Saint-Exupéry.

Et si cette invitation de Saint-Exupéry nous servait de guide ? Et si elle disait notre gratitude à tous les valeureux gilets jaunes dont la souffrance, la colère et la lutte nous éclairent, malgré les casseurs « d'opportunité » et les violences policières qui nous affligent.

Une précarité galopante sévit de par le monde, et elle sévit en Corse. Les souffrances qu'elle inflige sont criantes et nous interpellent tous fortement. La machine à produire de la pauvreté et des pauvres tourne à plein régime. Nous en produisons de plus en plus, et pourquoi donc ?

A l'évidence, sous ces nuages sociaux, nous focalisons sur la dernière étape, la phase terminale d'une logique sans merci. Sommes-nous conscients des véritables causes ? Quand l'aumône remplace le droit, la citoyenneté est en danger.

Cette logique est planétaire, et non pas locale, marginale, et les cyniques mécanismes fonctionnent avec arrogance. L'argent existe mais il est dans les paradis fiscaux. Les 9 millions de pauvres en France, et en Corse les 60 000 personnes vivant sous le seuil de pauvreté, en attestent.

Existence et subsistance

L'effondrement du monde paysan est une donnée pertinente sur la planète entière et en Corse aussi. Les sols sont la trace, la mémoire des pays, et chez

nous ils en témoignent de toute évidence : notre potentiel a toujours été agricole.

La Corse a forgé son identité, la culture de ses lignes de forces dans ce lien indissociable entre « existence et subsistance ». Je me nourris de ce que je produis.

Dans les années 80, il y avait dans mon village une vingtaine de familles et, de fait, il y avait aussi près de vingt jardins cultivés en agriculture et élevages familiaux ainsi que quatre bergers. Dans l'épicerie de ma mère, il n'y avait pas de rayon fruits et légumes. Personne n'avait besoin d'en acheter.

Depuis des années, avec la mort du village, cette matrice agricole et productive est réduite à néant, ou presque. Elle l'est dans quasiment toute la Corse. A l'image des Agriates – *agricultura* –, ce jardin d'hier que l'on nomme aujourd'hui « désert des Agriates » : tout un symbole. Toute la misère de la Corse en une expression : des jardins, des vergers que l'on transforme en déserts.

En 2019, les jardins, les terres fertiles sont en jachère, les savoir-faire s'évanouissent, les bergers sont une espèce menacée... et les « bateaux biberons » nous infligent la peur de manquer. C'est notre des-industrialisation à nous. Nos outils de production majeurs sont hors-service. Orphelins de cette Terre nourricière, c'est comme si nos mines de métaux précieux, nos puits avaient fermé. C'est le crucial divorce avec notre nature profonde, notre douloureuse séparation entre subsistance et existence.

La « SUBSISTANCE et L'EXISTENCE » se séparent, et là nous sommes un peu tous hors sol, hors terre, hors lien, et terriblement appauvris. Nous sommes coupés de notre premier et indispensable « carburant », de notre force de produire ensemble, coupés de ce que nous mangeons tous les jours, et que désormais nous ne produisons plus. Là où il y avait l'abondance, on a créé la pénurie, on a structuré la dépendance et dressé la pierre angulaire de notre « pré-caritas ». Être infidèles à ce que nous avons toujours été, cela serait-il inoffensif ?

Il y a 50 ans, nos Pères avaient moins d'argent que nous n'en avons aujourd'hui. Ce à quoi nous avons droit aujourd'hui est bien plus important que ce que nos parents avaient. Mais le potager, le verger de

nos parents, fruit de leur travail, avait plus de valeur que l'argent que nous possédons aujourd'hui.

Une Corse qui déménage

Aujourd'hui, l'agriculture corse représente 3 % du PIB de l'île. Il n'y a certainement pas meilleur indice de précarité que celui-là et on pourrait se demander quelle réelle politique on a menée au service du peuple ces dernières décennies. Si l'on y rajoute un taux d'implantation de supermarchés qui est le double de la moyenne nationale, on perçoit mieux comment se construisent ces mécanismes.

Les Corses ont avalé la leçon. Au lieu de planter vos terres, vendez-les au plus offrant. Retenez bien que la terre n'a de valeur que si on y coule du béton. À Borgu, Lucciana, Sulinzara, Ajacciu, Isula Rossa, Calvi, Portivechju et ailleurs, cette « colonisation-là » est peut-être la plus efficace pour détruire l'architecture d'une société qui change de nature.

Tant de nos villes où la Corse déménage sous nos yeux et avec nos consentements. Au final, « tout résidence » et « tout tourisme » aidant, ne restera plus que le « personnel de service ». Le peuple ira où il peut. C'est notre délocalisation à nous. Ici les résidences secondaires poussent plus vite que les légumes. Cette stérilité va nous coûter cher, elle coûtera encore plus cher à nos enfants. Pire que braquer les banques, on braque la terre.

Je ne parlerai pas des Palais des Gouverneurs, des Citadelles (Aiacciu) et des couvents (Erbalunga) qui se préparent, quand ce n'est déjà fait, à être transformés en hôtellerie de luxe, au service du peuple, bien sûr. C'est notre loto du Patrimoine. La Corse est précaire, la Corse va mal, profitons-en. Elle vend ses bijoux de famille.

Je ne parlerai pas de la vulgarité triomphante, de la logique immobilière qui multiplie les résidences, les lotissements et les grandes surfaces et enlève tous les jours des pans de terre nourricière à la productivité. Je n'évoque pas l'inconscience de nos politiques que l'autosuffisance alimentaire de la Corse a toujours, et fait encore sourire aujourd'hui. Seraient-ils les serviteurs crédules et révérencieux de cette logique du « pavlovien » qui crée encore plus de chômeurs, encore plus de déchets, encore plus de pauvres.

Pourquoi les Corses ont-ils besoin de bateaux pour se nourrir ? Pourquoi ont-ils besoin de prendre l'avion pour se soigner ? Pourquoi notre seule

préoccupation se limite-t-elle alors à comment réduire le coût du billet d'avion, au cœur d'une logique défailante qui devient la norme ? Nos seules réponses consistent-elles à mieux organiser « l'évasion médicale » ?

Nous pouvons plus que nous croyons

Que faire aujourd'hui ? Que voulons-nous, que pouvons-nous ? Voulons-nous mourir de soif à côté de tant de fontaines ? Non, car nous pouvons beaucoup plus que nous croyons.

Les unités agricoles, les terres fertiles, les jardins partagés, la terre à produire des légumes, la protection de l'eau, les forêts, le maquis, les pratiques à prendre soin des sols, toutes ces richesses sont les « usines de demain ».

Comment aider nos agriculteurs à cultiver autre chose que des agrumes et du vin, pour une vraie autonomie alimentaire « consommer local ». Peut-on mieux faire pour illustrer l'organisation de la précarité que de continuer à répandre plus de 200 tonnes de pesticides par an en Corse et ensuite demander des aides et des indemnités pour l'apiculture ?

La Corse veut-elle sérieusement aller vers « 2050 – tout en énergie renouvelable » avec deux centrales au fuel, la demande d'un gazoduc reliant Bastia et Ajacciu et des centrales solaires que l'on devrait implanter ailleurs que sur des terres agricoles.

Une collection des possibles

Pourquoi ce qui est possible à Ungersheim, à la Grande-Synthe et dans des centaines de villes en transition de par le monde, pourquoi cela ne serait-il pas possible en Corse ? Et si nous commençons à ouvrir l'horizon et une collection des possibles ?

Comme en bien d'autres villes, destiner des terrains communaux à devenir des jardins et potagers citoyens, transformer progressivement les « restos du cœur » en « jardins du cœur ».

Prenons en exemple une Ville en Transition comme la Grande-Synthe, ville qui a poussé trop vite entourée de sidérurgie et pétrochimie. Les usines ont fermé. La Grande-Synthe est devenue, 40 ans plus tard, capitale de la biodiversité. Une ville campagne en lieu et place d'une ville béton où la qualité de vie des citoyens est au centre des préoccupations.

Chaque habitant a accès à 120 m² de terre. Les cantines des écoles sont en nourriture qualité bio depuis 2012. L'éclairage public est alimenté en énergie renouvelable. Les habitants replantent une forêt. Des jardins partagés sans pesticides. La plantation des arbres en ville. Des bâtiments basse consommation. Des jeunes que l'on forme à l'apiculture, animés par la question : que va-t-on on va manger aujourd'hui et dans 20 ans ? Comment va-t-on vivre ? Le personnel communal équipé en vélos électriques pour tous les petits trajets. Le transport en commun gratuit pour tous en 2020. Un quartier éco-responsable. 64 % de logements sociaux. Pas de SDF dans la ville.

Cela ne pourrait-il pas inspirer les municipalités de Bastia, Ajaccio ou ailleurs ? Comment les citoyens de la Grande-Synthe ont-ils fait ? Ils ne sont pourtant ni autonomes ni indépendants ?

Mais ils le sont dans leur intelligence collective, leur vision du territoire et leur efficacité. Ils inventent, ils construisent leur autonomie. Résultat : en 2019, on vit mieux à la Grande-Synthe.

Repenser la prospérité

Pourquoi la Corse ne s'associe-t-elle pas à cette réflexion menée au niveau national, où les enjeux sont identiques, au sujet d'une nouvelle « loi foncière » qui garantirait que chaque vente spéculative sur des terres agricoles devrait reverser 70 à 80 % à la communauté.

Les clauses « anti-spéculatives » qui sont appliquées dans des logements et des quartiers de Londres et ailleurs n'intéressent-elles personne ici ? Comment fait-on dans la Drôme pour devenir la première région bio de France ? Comment fait-on en Alsace pour être pionnier, compétent et efficace dans le tri et le traitement des déchets ? Comment fait-on à Besançon et ailleurs pour instaurer la facture incitative dans la collecte porte-à-porte, à la satisfaction de tous les citoyens ?

Dans cette vision-là, celle qui pose les jalons de l'avenir et qui, au-delà des débats et diagnostics, prend soin et guérit les structures de la pauvreté, chacun comprendra mieux pourquoi des ONG locales et environnementales, des structures, des forces vives, des « résidents producteurs » et bien

d'autres encore – tant de citoyens courageux s'évertuent, contre vents et marées, menaces et calomnies, à préserver pour nous et nos enfants la base de notre avenir : A Terra corsa...

Si l'on veut lutter contre la précarité, il nous faut repenser notre prospérité. Il nous faut construire toute la richesse des réponses qui sont possibles dès aujourd'hui. Cessons de tomber dans le piège du gâteau trop petit pour tout le monde. Apprenons à produire des gâteaux et du pain pour tout le monde. C'est d'abord l'agriculture familiale qui va nous sortir de la précarité. Qui la promeut réellement ?

Une pédagogie de l'autonomie

On aurait moins besoin de charité et d'aumônes si on avait plus de productivité, d'égalité et plus de justice. La pédagogie de l'autonomie commence par le sens que nous donnons à notre terre. Elle commence par notre vocation à produire ce que nous mangeons. Ouvrons les chantiers de la Corse de l'avenir « Corsica in transition ».

Et si la colère des gilets jaunes et de tous les autres était celle du peuple « lanceur d'alerte » ? Une alerte salutaire, qui nous invite à vivre plus que jamais « **l'âge du faire** ».

L'âge d'une Corse qui marche pour tous, dans un monde qui marche pour tous. L'âge d'être vigilants sur ceux « qui s'affligent des effets dont ils continuent à adorer les causes ». (Bossuet)

L'âge de dire que le contraire de la précarité, le grand luxe d'aujourd'hui c'est de l'eau pure, de l'air respirable, des rivières propres, la bonne santé, plus d'alimentation saine, plus d'abeilles, plus de jardins partagés, plus de paysans producteurs, plus de lien, plus de convivialité... et bien sûr, une répartition des richesses plus équitable.

Jean-François Bernardini
u 17 di ghjennaghju 2019

*PS : Sagesse paysanne d'Islande :
« Tu peux prendre la laine du mouton plusieurs fois,
mais la peau, tu ne la prendras qu'une fois. »*

Vos échos sont les bienvenus à imuvrini2014@gmail.com